

# entrées libres

**DOSSIER**

**ÉDUCATEURS SPÉCIALISÉS :**

**PLONGÉE AU CŒUR DU QUOTIDIEN SCOLAIRE**

**CAS D'ÉCOLE | DIAGNOSE CAR**

Un simulateur de pannes pour former les mécatroniciens de demain

**UNE FONCTION, UN VISAGE**

Nathalie Dasnoy : celle qui guide les écoles dans la tempête

**OUTIL | INCLURE**

Des activités d'éducation physique pour tous



## 3

### ÉDITO

L'enseignement catholique : une recherche de sens et une vision éducative en période d'incertitude

## 4

### ACTU

Passage de flambeau à la présidence des directions du spécialisé primaire

## 5

### CAS D'ÉCOLE

Un simulateur de pannes pour former les mécatroniciens de demain

## 6

### DOSSIER

Éducateurs spécialisés : plongée au cœur du quotidien scolaire

## 16

### AU SeGEC

L'IA au SeGEC : l'heure des choix

## 17

### OUTILS

Protocole SELDON : un escape game pour démêler le vrai du faux

## 18

### UNE FONCTION, UN VISAGE !

Nathalie Dasnoy : « Derrière chaque dossier, il y a un humain »

## 20

### CONFIDENCES

Isabelle Alen, l'humain au cœur de la réussite académique

## 22

### LIVRES

*Le Grand Test* : « Vous n'allez pas lire un livre, vous allez vivre une expérience »

## 24

### BONS PLANS

Les bons plans culturels et pédagogiques de Déborah

## 26

### OUTILS

INCLUDE : des activités d'éducation physique pour tous

## 27

### À L'ÉTUDE

Projet Erasmus+ : regards croisés sur l'inclusion en Europe

## 28

### LE TRAIT DE PONEY

Mai : fais ce qu'il te plaît. Comment faire de son mieux dans un monde qui change ?

### entrées libres

Mai 2026 / N°209  
Périodique mensuel (sauf juillet et août)  
ISSN 1782-4346

*entrées libres* est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

[entrees-libres.be](http://entrees-libres.be) | [redaction@entrees-libres.be](mailto:redaction@entrees-libres.be)

**Rédacteur en chef et éditeur responsable**

Arnaud Michel (02 256 70 30)  
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

**Rédaction**

Déborah Buekenhoudt      Pauline Jans  
Victoria Magnette          Arnaud Michel  
Gérald Vanbellingen

**Secrétariat et abonnements**

Déborah Buekenhoudt : 02 256 70 55

**Mise en page et illustrations**

Catherine Joret      Poney illustrations

**Membres du comité de rédaction**

Ophélie Bruynbroek      Déborah Buekenhoudt  
Adrien Collard            Evelyne De Commer  
Gaëtane de Lame          Étienne Descamps  
Edith Devel                Hélène Genevrois  
Pierre Henry                Pauline Jans  
Catherine Joret            Victoria Magnette  
Arnaud Michel              Pierre Scieur  
Gaëtan Speltens          François Tollet  
Gérald Vanbellingen

**Impression**

Imprimerie SNEL

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Retrouvez le projet éducatif de nos écoles, *Mission de l'école chrétienne*, pour l'enseignement obligatoire et non-obligatoire via [bit.ly/3Qgsnas](http://bit.ly/3Qgsnas)



## L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE :

### UNE RECHERCHE DE SENS ET UNE VISION ÉDUCATIVE EN PÉRIODE D'INCERTITUDE

**F**aire société, ce n'est vraiment pas simple. Au moment où les enseignants, les Pouvoirs organisateurs (PO) et les directions attendent des informations claires sur l'organisation de la S1, qu'on se demande s'il y aura une langue moderne 2 en S2 et S3, que le programme d'investissement (PIE3) dans les bâtiments scolaires patine, qu'on tente de comprendre quelle vision a la politique des formations qualifiantes ou encore qu'on annonce des groupements de Pouvoirs organisateurs pour la rentrée 2027... que les enseignants se demandent à quoi vont ressembler les épreuves du CEB de juin 2026... Bref, qu'on vit une période trouble, certains relancent la question de l'existence du cours de religion et défendent à tour de bras la neutralité de l'enseignement.

Je m'étonne du mélange des combats dans un moment dans lequel ce qui relève de l'urgence, c'est en priorité de reposer un cadre fonctionnel clair qui stabilise l'école et qui favorise le dialogue entre les acteurs de tous bords, et non tenter de les diviser.

#### L'accueil et la diversité au cœur de l'école

Alors, même si ce n'est pas l'urgence du moment, il me paraît important de rappeler la vision qu'a le SeGEC du rôle de l'école chrétienne.

La mission de l'école chrétienne s'inscrit dans une volonté profonde d'accompagner chaque élève sur le chemin de la découverte de soi et du monde, tout en lui offrant des repères solides pour comprendre et donner du sens à son existence. Dans le contexte de l'enseignement libre catholique, être acteur signifie avant tout valoriser la dimension humaine et spirituelle de l'éducation. L'école n'est pas uniquement un lieu d'apprentissage académique, mais un espace où chaque jeune peut s'ouvrir à la réflexion, à la rencontre et à la construction de son projet de vie.

Le SeGEC souligne l'importance de l'accueil inconditionnel et du respect de la diversité. En favorisant un climat de confiance et d'écoute, l'enseignant est invité à susciter le dialogue, à encourager le questionnement et à permettre à chaque élève de s'exprimer librement sur ses convictions, ses doutes et ses aspirations. À travers des activités péda-

gogiques variées et un accompagnement personnalisé, il s'agit de cultiver le sens de la responsabilité, de l'empathie et du discernement.

#### Des valeurs pour construire le bien commun

La transmission de valeurs telles que la solidarité, la justice, le respect et la recherche du bien commun constitue une pierre angulaire de l'enseignement libre catholique. En s'inspirant de l'Évangile, l'école chrétienne propose une vision du monde ouverte et généreuse, invitant chaque élève à s'engager dans la société, à prendre part à la construction d'un monde plus humain et plus fraternel. L'enseignement libre catholique encourage ainsi la prise de conscience de l'interdépendance entre les personnes et la nécessité de s'investir pour autrui.

Pour permettre aux élèves de trouver du sens, l'école chrétienne met en avant l'importance du dialogue entre foi et raison, entre tradition et innovation. Les enseignants sont appelés à accompagner les jeunes dans leur quête de sens en leur proposant des outils pour analyser, comprendre et dépasser les enjeux contemporains. Il s'agit de leur offrir un horizon d'espérance, une capacité à rêver et à construire leur avenir en lien avec leurs valeurs personnelles et spirituelles.



Alexandre Lodez ©DR

#### Former des citoyens responsables

En définitive, l'enseignement libre catholique, porté par la mission du SeGEC, vise à former des citoyens responsables et engagés, capables de poser un regard critique sur le monde et de s'y investir pleinement. Par une pédagogie ouverte, inclusive et attentive à la personne, l'école chrétienne se veut un lieu où chaque élève peut trouver du sens, s'épanouir et contribuer à bâtir une société plus juste et solidaire.

Merci de nous faire confiance dans cette mission essentielle pour une société démocratique.

■ Alexandre Lodez

Secrétaire général | 29 avril 2026

## PASSAGE DE FLAMBEAU

# À la présidence des directions du spécialisé primaire

Après 14 années passées à la tête de l'Association des directions de l'enseignement spécialisé primaire du réseau libre (ADESP), Béatrice Barbier passe le flambeau à Laurent Lermineau, actuel directeur de l'école Clerfayt à Binche. Ce passage de témoin était l'occasion, pour Entrées libres, de revenir sur le rôle, les missions et l'avenir de l'ADESC.

**E**n pareille occasion, il est souvent d'usage de dresser un bilan de l'action passée et de tracer les lignes directrices qui mèneront la nouvelle présidence. En matière de bilan, Béatrice Barbier peut être fière du sien même si elle reste sur sa faim. « *Le bilan est à la fois important et faible. Dans le spécialisé, on reste les oubliés. Nous scolarisons moins d'élèves. Dans le fondamental l'ADESC représente "seulement" 56 directions. Mais en même temps, nous avons réussi à faire parler de l'enseignement spécialisé. C'est un des rôles de l'association : parler pour le spécialisé et l'ensemble de ces directeurs et qu'il soit le moins souvent oublié par les pouvoirs publics.* »

Si elle quitte la présidence de l'ADESC, Béatrice reste plus que jamais attachée à l'enseignement spécialisé puisqu'elle est directrice de l'école Les Chardons à Chastre. « *Je n'oublierai jamais le spécialisé. Il est important d'ancrer le fait qu'il est différent tout en faisant partie des autres. On travaille avec des enfants en souffrance mais aussi avec des parents en souffrance. Ils méritent les mêmes droits que les autres. Nous devons aussi prendre soin des enseignants. C'est souvent difficile mais ils obtiennent aussi de très belles victoires.* »



Béatrice Barbier ©DR

## Des ponts entre primaire et secondaire

Dès la rentrée prochaine, Laurent Lermineau prendra la relève. Une destinée à laquelle il ne s'attendait pas forcément. « *Je n'étais pas candidat au départ. C'est difficile de trouver quelqu'un car la tâche est ardue et pointilleuse* », entame le directeur de Clerfayt. « *Être président de l'ADESC, c'est devoir jongler entre la direction de son école et ce rôle qui est de fédérer l'ensemble des écoles, de les représenter notamment dans certaines instances du SeGEC ou au sein du Collège des directeurs du fondamental.* »

Pas de grande révolution en vue. « *Comme Béatrice s'est attelée à le faire pendant presque 15 ans, je veux rendre ses lettres de noblesse à l'enseignement spécialisé* », explique Laurent, en rendant hommage au travail de sa prédécesseure.

Durant son mandat, Laurent Lermineau mettra un point d'honneur à poursuivre les synergies avec l'ADESC, le pendant de l'ADESC pour le secondaire. « *Je voudrais créer une interaction avec le secondaire et le président de l'ADESC, Olivier Nivarlet. Il y a un enjeu de fluidifier le passage du primaire au secondaire. Il est important de créer plus de ponts entre les deux niveaux.* »

Pour parler de l'enseignement spécialisé, quelle meilleure conclusion que l'explication du nom de l'école dirigée par Béatrice Barbier ? « *Si mon école s'appelle les Chardons, c'est parce qu'on voulait un nom qui ressemble à l'enseignement spécialisé. Un chardon, ça pique quand on le voit de loin mais quand on s'en approche, c'est très beau.* » « *What else ?* », comme dirait Georges...



Laurent Lermineau ©DR

■ Arnaud Michel



# UN SIMULATEUR DE PANNES

## POUR FORMER LES MÉCATRONICIENS DE DEMAIN

En novembre dernier, Entrées libres vous faisait découvrir Diagnose Car. Ce projet, développé en Flandre depuis 15 ans, se déclinait en Wallonie avec un hub central au Collège technique Saint-Jean de Wavre (CTSJ). Associant un large panel d'acteurs de l'enseignement (IRAM, HELHa et CTSJ), de la formation (centres de compétence du Forem) et de l'automobile (EDUCAM, FEBIAC), Diagnose Car vise à mettre des véhicules didactisés à disposition d'écoles et de centres de formation afin d'approfondir la formation de futurs mécaniciens et de les préparer aux évolutions de l'automobile d'aujourd'hui et de demain. En cette fin d'année scolaire, le projet poursuit son développement.

« Nous compterons bientôt 9 véhicules didactiques que se partageront 21 écoles ou centres de formation », explique Younes El Charef, enseignant au CTSJ et coordinateur de Diagnose Car Sud. « Une Audi Q2 sera didactisée par les étudiants de 7<sup>e</sup> professionnelle "complément électricité automobile" du CTSJ à partir de la rentrée prochaine et sera partagée à partir de septembre 2027. » Les premiers véhicules du projet ont été didactisés par des étudiants de l'IRAM (enseignement pour adultes) et de la HELHa, deux établissements situés à Mons.

Mais que signifie didactiser un véhicule ? « On place, dans la boîte à gants du véhicule, un boîtier avec des interrupteurs. Ce boîtier crée des pannes de trois niveaux de difficulté différents », explique Lucas Wattier, un des deux étudiants de 3<sup>e</sup> année du bachelier automobile de la HELHa (option mécatronique) qui a travaillé sur le nouveau véhicule mis à disposition du projet : une BMW M3 Compétition. « On l'accompagne ensuite d'un dossier pédagogique à destination des étudiants qui travailleront sur le véhicule, sur base d'une simulation d'une plainte d'un client », ajoute son comparse Benjamin Bolomé.

Réaliser ces manipulations sur un véhicule est un véritable travail de fourmi et d'orfèvre. « On installe des borniers de prise de mesures au plus proche des éléments ciblés par les simulations de panne », précise Benjamin. « En tout, on a dû tirer 400 mètres de câbles », ajoute Lucas. Pour mener à bien l'opération, il a fallu désosser complètement le véhicule pour tout remonter par la suite. Six semaines de travail auront été nécessaires aux deux jeunes étudiants dont ce projet constituera le travail de fin d'études.

Si ce projet a son importance, c'est parce qu'il permet de préparer les élèves et étudiants aux évolutions du secteur automobile. « Les voitures sont de plus en plus complexes au niveau électronique et avec le développement des véhicules hybrides et électriques », explique Grégoire Merlot, coordinateur de la section automobile et enseignant à l'IRAM.

Loin de l'image du mécanicien aux mains pleines de cambouis, ces évolutions créent de nouveaux métiers. « Il y a plus de 100 micro-ordinateurs dans un véhicule. Avant de penser à réparer une panne, il faut être capable d'analyser des circuits électroniques et de diagnostiquer un problème. », poursuit Grégoire Merlot. Le cursus a donc également évolué. « Le bachelier automobile et mécatronique à l'IRAM est désormais transversal et mêle mécanique, électronique et informatique. »

Du côté de la HELHa, on pointe les avantages pédagogiques. « Nos étudiants de BAC3 ont 13 semaines de stage en concession. Benjamin et Lucas ont réparti ces semaines chez un concessionnaire (7) et sur ce projet (6). Cela permet de prendre plus le temps d'analyser les dispositifs techniques et de comprendre les systèmes que chez un concessionnaire qui a ses impératifs », détaille Bruno Planchon, coordinateur de la section bachelier automobile de la haute école montoise.

Diagnose Car, cet exemple de collaboration fructueuse entre partenaires de l'enseignement, de la formation et du secteur de l'entreprise, a encore de beaux jours devant lui.

■ Arnaud Michel

# Éducateurs spécialisés : plongée au cœur du quotidien scolaire

En février dernier, Entrées libres consacrait son dossier au métier d'éducateur spécialisé, des professionnels indispensables, mais encore trop méconnus, même au sein des écoles qui les emploient. On y traitait de l'évolution du métier, voire de sa révolution au cours des cinquante dernières années, du manque de reconnaissance dont souffrent beaucoup d'éducateurs – souvent lié à un manque de connaissance du métier tout court – ou encore de son absence assez inexplicable dans le fondamental, sauf exceptions. Pour ce second dossier, on a décidé de quitter les constats pour se rendre sur le terrain. Se glisser dans le quotidien du Collège Don Bosco de Woluwe-Saint-Lambert, où éducateurs du fondamental et du secondaire coexistent, et de plus en plus, travaillent ensemble.



Benoît Nicolaes © DR

Il est un peu avant midi quand **Benoît Nicolaes** nous reçoit à l'école. Autour de lui, quelques élèves gravitent encore, en attente d'un mot, d'une décision ou simplement d'une oreille attentive. On croise aussi l'un ou l'autre prof ou encore l'une des deux directrices du Collège. « *Si on me cherche, on sera dans le local d'à côté* », explique Benoît.

Seul éducateur de la section fondamentale du Collège Don Bosco, le PO a fait le choix de l'engager sur fonds propres. Benoît Nicolaes est un peu au four et au moulin à l'école. Malgré un emploi du temps ultra-chargé, il a accepté de recevoir Entrées libres pour se livrer sur son quotidien d'éducateur spécialisé au sein d'une école fondamentale.

Dans le bâtiment situé de l'autre côté de l'une des cours de récré, à quelques dizaines de mètres, **Maxime Albrecht** vient lui de terminer une rencontre avec des parents. Il est conseiller principal d'éducation (CPE) et coordonne l'équipe de huit éducateurs de la section secondaire, qui compte un millier d'élèves.

Tous deux possèdent la même formation d'éducateur spécialisé, la même vision éducative, mais leurs réalités de terrain – pourtant partagées au sein du même établissement – sont profondément différentes.

## Un même métier, deux réalités

Benoît Nicolaes n'est pas venu de l'enseignement. Militaire de formation, il a ensuite travaillé dans le secteur du sans-abrisme avant de rejoindre le Collège Don Bosco. Sa formation d'éducateur spécialisé en activités socio-sportives et son expérience ont façonné sa manière d'aborder le métier, où ses maître-mots semblent être le projet, les relations humaines et la prévention. « *Je fonctionne beaucoup par projets* », confirme ce dernier. « *Ça me permet de collaborer avec les titulaires et de leur enlever une partie de la charge mentale, de montrer ce que je fais au quotidien et puis, surtout, c'est au bénéfice des élèves. C'est ça, mon moteur au quotidien.* »



© Rodion Kutsaiev  
(Pexels)

Les exemples ne manquent pas. Benoît Nicolaes organise le Brevet du cycliste avec Pro Vélo, une journée handisport inter-écoles, une pièce de théâtre sur le harcèlement avec le théâtre Alvéole, etc. Autant de projets qui mêlent prévention, esprit de groupe et une certaine ouverture sur le monde.

De l'autre côté de la cour, Maxime Albrecht observe son « collègue » du fondamental avec beaucoup d'estime et une certaine franchise. « J'ai un constat clair. Des éducateurs en primaire, il en faudrait cinq ou six ici au Collège Don Bosco. Benoît, lui, il est seul pour 530 élèves. Il court véritablement partout. Nous, on est huit pour 1 000 élèves et je ne dirais pas qu'on est de trop, au contraire. Alors vous voyez bien la différence de proportion... »

Une quasi-absence d'éducateurs dans le fondamental qui a des répercussions dans le secondaire. « Chaque année, je vois arriver des élèves en première secondaire qui ont de plus en plus de difficultés liées au cadre, à la gestion des émotions ou au respect des règles », poursuit Maxime Albrecht. « Lorsque l'on s'intéresse aux cas d'exclusions d'élèves, ils ne concernent souvent que les premières et deuxièmes. Autant d'élèves pour qui le cadre du secondaire est un choc complet. Ce constat, il est évidemment lié à la quasi-absence d'éducateurs dans le fondamental. Un éducateur ne pourrait pas tout résoudre, mais en favorisant la prévention et le travail avec les plus jeunes, on favoriserait notamment la transition fondamental-secondaire. On en fait d'ailleurs l'expérience avec Benoît. »



Maxime Albrecht © DR

## Construire des ponts entre fondamental et secondaire

Ce que Benoît Nicolaes, Maxime Albrecht et les autres éducateurs du secondaire ont bâti ensemble relève autant du bon sens que d'une vision partagée de l'éducation. La collaboration entre le fondamental et le secondaire, qui n'existait pas ou peu avant, prend aujourd'hui des formes concrètes. Avec par exemple la mise en place d'une matinée d'accueil des sixièmes primaires dans les classes du secondaire, pour démystifier cette transition. Ou encore des passages de Maxime Albrecht dans toutes les classes de sixième primaire aux environs des mois d'avril-mai, pour présenter le fonctionnement de l'école secondaire. « Quand les jeunes arrivent dans le secondaire, Benoît prend un moment pour m'expliquer le contexte familial des élèves, comment se sont passées les primaires, les choses auxquelles je dois faire attention », ajoute encore Maxime Albrecht. « On n'a pas juste le regard du titulaire de sixième — même s'il est intéressant — on a aussi le regard précieux de Benoît, qui fait preuve de la même attention que nous. »

Des échanges entre ces deux mondes qui débouchent aussi sur des solutions éducatives... inattendues. Maxime Albrecht en donne un exemple parlant : « On a un jeune hyperactif qui devient parfois ingérable en classe. Après en avoir discuté avec Benoît, je l'ai envoyé dans la cour de récré du fondamental. J'ai alors vu cet élève se transformer. Tous les enfants lui couraient après, il prenait du plaisir, se sentait utile et pouvait se défouler. Au final, ça a été une belle sanction éducative, qui avait beaucoup plus de sens que de l'exclure d'un cours et de lui faire gratter des lignes par exemple. »

## Professionnels de l'imprévu, hommes de relations

L'un et l'autre partagent une même conception du cœur du métier : la relation. « *L'éducateur spécialisé, c'est un professionnel de la relation et de l'adaptabilité* », précise Benoît Nicolaes. « *On a notre horaire, notre organisation et puis on voit ce qui arrive. Pour moi le cadre n'est pas ennemi de la flexibilité, il en constitue l'une des conditions. Quand je travaille avec des stagiaires, souvent je leur dis que ma manière de fonctionner, c'est un peu comme dans un ring de boxe. C'est-à-dire qu'on a les quatre coins qui sont fixes — et ça, ça peut être les valeurs de l'école ou nos valeurs à nous. Le reste est élastique. Pour les enfants, ce cadre les sécurise. Il faut néanmoins pouvoir nous laisser de la flexibilité, parce que travailler avec de l'humain, ce n'est pas comme de travailler avec des boîtes de conserve qu'il faut trier et organiser dans une grande surface. Il y aura forcément de l'imprévu et des émotions.* »

Au secondaire, Maxime Albrecht a transformé en profondeur la vision de l'éducateur dans son école, à la demande de sa direction. « *C'est fini l'éducateur surveillant qui est juste là pour surveiller et prendre des présences en classe. Aujourd'hui, 80 % de notre temps, il est vraiment destiné au suivi des élèves et à la mise en place des projets.* »

Sa description des trois axes du métier rejoint ce que le dossier de février avait mis en lumière. D'abord, l'épanouissement personnel de l'élève — « *qu'il se sente bien dans ses baskets* » — ensuite, le suivi administratif et enfin, l'encadrement des temps hors cours — non plus comme un pion planté au milieu de la cour, mais en tant qu'éducateur spécialisé qui organise des activités, joue aux jeux de société avec les jeunes et crée du lien. « *La surveillance, elle est toujours là. Mais elle consiste surtout à partager du temps avec les élèves.* »

Les deux hommes insistent également sur l'importance du travail en réseau — au sens très large. Benoît Nicolaes collabore avec Pro Vélo, la Ligue handisport francophone, Child Focus, mais aussi avec d'autres éducateurs d'écoles voisines rencontrés par hasard dans le quartier. « *Pour éduquer quelqu'un, il faut un village. On se rend vraiment compte que les familles qui ont des difficultés, elles n'ont parfois pas de village autour d'elles.* »

Maxime Albrecht, lui, participe à des temps d'intervision avec des étudiants ou avec ses pairs, encadre des stagiaires ou rend encore visite à des éducateurs en maison de repos. Il y voit une nécessité professionnelle. « *Ça me rattache aux racines de pourquoi on est là. Les éducateurs spécialisés sont présents dans énormément de secteurs. Mais ce qui nous relie, c'est notre volonté d'aider les autres, de mettre l'humain en avant.* »

Le lien vers un premier dossier d'Entrées libres consacré aux éducateurs spécialisés : [le.segec.be/EL206\\_dossier](https://le.segec.be/EL206_dossier)



Benoît Nicolaes et Maxime Albrecht © DR

## Une inégalité qui perdure et qui fait mal

Derrière la richesse de ces échanges, une réalité s'impose. Benoît Nicolaes est seul dans le fondamental. Financé sur fonds propres, il ne bénéficie pas du même statut que ses collègues du secondaire. Il travaille une semaine sur deux pendant les vacances, sans les avantages liés au cadre de l'enseignement. Manuela Sanchez, l'une des directrices de la section fondamentale ne cache pas sa fierté de l'avoir engagé : « *C'est une pièce fondamentale dans le fondamental* », mais reconnaît aussi l'injustice de la situation (voir page 10). Maxime Albrecht est plus direct encore : « *Benoît, pendant les vacances, une semaine sur deux, il doit venir travailler et il est tout seul dans l'école. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas le même statut que moi. Ce qui n'est pas logique. Dans l'idéal, Benoît ne devrait même pas être payé sur fonds propres, il devrait y avoir un éducateur dans chaque école fondamentale, au moins.* »

Benoît Nicolaes plaide et milite de son côté pour qu'un profil de fonction soit enfin défini dans le fondamental — comme il en existe un pour le secondaire depuis 2019. « *Non pas comme une contrainte où on aurait une liste de tâches imposées, mais comme une reconnaissance du travail accompli. Une reconnaissance qui permettrait à tous les éducateurs de mettre en avant leurs compétences et leur savoir-faire, pour mieux coconstruire l'école de demain. Main dans la main avec les élèves, parents, enseignants et membres des équipes éducatives et pédagogiques.* »

En attendant, les deux hommes continuent à tisser, d'une cour à l'autre, les fils d'une collaboration qui témoigne de ce que l'éducation peut amener de meilleur quand elle se pense sur le long terme.

■ **Gérald Vanbellingen**



## DANS LES PAS D'UN ÉDUCATEUR DU FONDAMENTAL



Présent au Collège Don Bosco de 9h à 18h30, Benoît Nicolaes nous décrit sa journée « type ». Un quotidien fait d'imprévus et où la routine a du mal à s'installer, même si certains rendez-vous fixes sont fondateurs pour son métier.

9:00 - 10:00	10:05 - 10:25	10:25 - 12:05
<p><b>Le débriefing du matin</b></p> <p>« Dès 9h, je retrouve les deux directrices (voir page 10) pour faire le point sur la veille. Ça peut concerner un parent que j'ai eu au téléphone, un conflit réglé en fin de journée ou une situation à surveiller. Comme je suis là jusqu'à 18h30, il est important qu'elles soient au courant de tout ce qu'il s'est passé. »</p>	<p><b>La récréation</b></p> <p>La surveillance de la récréation en compagnie des professeurs. « C'est un moment d'observation, de prévention et de présence. Je suis là (avec des enseignants) pour m'assurer que tout se passe bien, que les tensions s'apaisent et pour gérer les petits accidents, grâce notamment à mon brevet en premiers secours ».</p>	<p><b>Animation, projets et suivi</b></p> <p>La matinée se poursuit selon un programme mouvant façonné par des interventions en classe, la préparation de projets, la gestion de courriers ou encore les contacts avec des partenaires extérieurs. « Ça peut être une animation sur le harcèlement, une préparation pour la journée handisport, un mail à la police pour un projet de prévention... L'agenda existe, mais il est très susceptible d'être bousculé. »</p>
12:05 - 13:30	13:30 - 14:00	14:00 - 15:00
<p><b>Repas chauds, temps de midi</b></p> <p>L'un des temps forts de la journée. Benoît Nicolaes veille à ce que tout se passe bien au niveau des repas chauds, coordonne les ALE (Statut d'une personne inscrite comme chercheuse d'emploi inoccupée depuis 12 mois) et les intervenants du parascolaire, puis veille sur les élèves au sein de la cour de récré.</p>	<p><b>Réparations et imprévus</b></p> <p>Entre le temps de midi et le début de l'après-midi, Benoît tente de manger. Mais ce moment est régulièrement décalé — parfois jusqu'à 15h. « Si on a eu un incident pendant la récré, je vois les élèves concernés, on discute, on cherche des solutions. Ça peut être plus ou moins long en fonction des situations. »</p>	<p><b>Logistique et coordination</b></p> <p>L'après-midi réserve son lot de tâches moins visibles, mais tout aussi essentielles : coordination avec le personnel d'entretien, suivi de dossiers administratifs, préparation des activités. Ce créneau — ou le précédent — accueille aussi des rendez-vous parents-titulaires-éducateur. « C'est important qu'ils aient lieu pendant le temps scolaire. Ça permet d'avoir de vraies discussions. »</p>
15:15 - 15:40	15:40 - 16:45	16:45 - 18:30
<p><b>La sortie</b></p> <p>Benoît est au portail. Il contrôle les cartes de sortie des élèves, répond aux questions des parents qui l'interpellent au passage. « C'est souvent là que les parents glissent une information importante, ou que je leur transmets quelque chose. J'y forge un lien qui compte vraiment. »</p>	<p><b>L'étude dirigée</b></p> <p>Au Collège Don Bosco, pas de garderie classique avant les devoirs, l'école a fait le choix de l'étude. Benoît supervise ce moment en veillant à ce que les élèves — de la P1 à la P6 — s'installent et entament leur travail, en étude dirigée ou surveillée selon le niveau.</p>	<p><b>La garderie</b></p> <p>La journée se termine dans la cour, en compagnie d'un frère salésien. Benoît gère les parents et les derniers enfants, avant de fermer l'école vers 18h30, parfois 19h. « Ça fait des longues journées. Mais c'est important que les parents sachent qu'il y a quelqu'un de présent du matin au soir. Ça rassure, ça crée du lien et ça permet un vrai suivi. » ■ G.V.</p>



## « L'ÉDUCATEUR, UN ÉLÉMENT FONDAMENTAL...

### AU SEIN DU FONDAMENTAL »

Dans la foulée de l'interview réalisée en compagnie de Benoît Nicolaes, Manuela Sanchez (directrice P3-P6) et Vinciane Bontemps (directrice maternelle et P1-P2) racontent ce que l'arrivée d'un éducateur a changé concrètement dans leur quotidien de directrices, mais aussi dans le quotidien de leur communauté scolaire.

« Avant Benoît, c'était nous qui devions tout gérer. » C'est avec ces quelques mots que les deux directrices du fondamental au Collège Don Bosco de Woluwe-Saint-Lambert ouvrent l'interview. « La gestion des conflits, des bobos, des parents inquiets, des situations sensibles : tout ça reposait entièrement sur nos épaules. Je me souviens qu'à 13h30, c'était la gestion des conflits dans la cour jusqu'à 14h, voire 15h. Puis seulement, on faisait autre chose. »

Aujourd'hui, la donne a bien changé. Benoît Nicolaes est présent à chaque récréation, traite les situations disciplinaires, assure le suivi de dossiers complexes, maintient le lien avec les familles et... libère par la même occasion du temps pour ses directions. Pour qu'elles puissent, elles aussi, se concentrer sur leurs missions premières.

« Au départ, l'objectif était surtout qu'il gère tout ce qui relevait du disciplinaire. Et il le fait puisqu'il est présent à chaque récréation. Il gère immédiatement les conflits et sanctionne si nécessaire, et puis il suit les dossiers tout en collaborant avec nous », ajoutent Manuela Sanchez et Vinciane Bontemps. « Mais dans la pratique, il va bien au-delà. Ça, ce n'est pas quelque chose qu'on lui a demandé à son arrivée. C'est lui qui a proposé, proposé et encore proposé. Les projets se sont alors multipliés (Voir page 5, 6 et 7). Maintenant, on ne pourrait pas se passer de Benoît. C'est simple à dire, mais il est devenu un élément fondamental au sein de notre école fondamentale. »

Vinciane Bontemps y voit un précieux élément de prévention. « Ces projets de cohésion de groupe que Benoît a mis en place, ils ont probablement désamorcé des situations auxquelles on aurait dû faire face autrement. C'est de la prévention invisible, mais au quotidien, son impact est bien réel. »

Le lien avec les parents est également au cœur des apports que peut fournir un éducateur spécialisé comme Benoît Nicolaes. Décalé dans son horaire pour être présent en fin de journée, Benoît peut accoster les parents à la sortie, traiter un conflit naissant avant qu'il ne s'emballe. « Il y a des situations qui sont gérées dans la journée et qui ne prennent pas d'ampleur grâce à ça », ajoute Vinciane Bontemps. « Ça nous permet, à nous en tant qu'école, d'être davantage dans le lien école-famille. Il est l'un de nos piliers en la matière. »

### Sur fonds propres : une chance et une injustice

Le Collège Don Bosco a la chance d'appartenir à un PO qui a fait le choix d'engager un éducateur spécialisé sur fonds propres pour sa section fondamentale. « Avec l'école secondaire, on a une comptabilité commune, ce qu'une école autonome n'a pas. C'est un coût, mais c'est aussi un choix assumé. On est bien conscientes de la chance d'avoir Benoît parmi nous. »

Tout n'est pourtant pas parfait. En effet Benoît Nicolaes, employé sur fonds propres, ne bénéficie pas du même statut que ses collègues du secondaire (Voir page 8). « Nous, on trouve que c'est une injustice profonde », concluent les directrices. « On nous répète toujours qu'il n'y a pas d'argent, mais on nous appelle pourtant écoles fondamentales. Il faut peut-être se rappeler que ça sous-entend de poser les fondations, les fondements. Des éducateurs spécialisés dès le fondamental, ça fait partie intégrante de ces fondations. »

■ **Gérald Vanbellingen**



Manuela Sanchez, Benoît Nicolaes et Vinciane Bontemps © DR



## « UN ÉDUCATEUR DANS LE FONDAMENTAL : PAS UN LUXE, MAIS UNE NÉCESSITÉ »

Présidente du Collège des directeurs de l'enseignement fondamental (ordinaire et spécialisé) et directrice de l'école Les Chardons à Chastre, Béatrice Barbier rappelle que le SeGEC plaide pour une reconnaissance structurelle des éducateurs dans le fondamental. Un combat mené de longue haleine, sans que les gouvernements successifs ne bougent.

**D**ans les écoles fondamentales, aussi bizarre que cela puisse paraître, on ne retrouve pas la trace d'éducateurs de manière structurelle. La seule personne capable d'assurer l'écoute, le suivi et le lien pour un enfant en difficultés, c'est en réalité le directeur. « *Mais dans les faits, la direction est souvent débordée et n'a pas de temps à consacrer. C'est encore plus vrai dans l'enseignement spécialisé, où les besoins sont décuplés* », constate sans détour Béatrice Barbier. « *Si on demande aux enseignants de prendre le relais, là aussi, ça coince bien souvent. Ils font leur maximum en classe, mais quand ils sont face à 8 ou 10 élèves avec des troubles en tous genres, c'est compliqué !* »

### Ce bricolage pourrait un jour s'écrouler

Pour la présidente du Collège des directeurs de l'enseignement fondamental, l'éducateur spécialisé dans le fondamental ne devrait pas être un profil-gadget comme l'absence de statut officiel pourrait le faire croire. « *Au contraire, c'est lui qui devrait être le garant de ce lien — entre l'élève, l'école, les enseignants et la famille. Il endosserait des missions naturelles liées à sa formation et d'autres plus liées à l'école en elle-même. Comme quand un enseignant est absent par exemple. En primaire, contrairement au secondaire, on répartit les élèves dans les autres classes parce qu'on ne sait pas faire autrement. Avec un éducateur dans chaque école, on pourrait mettre un vrai suivi des élèves en place quand ça arrive, plutôt qu'une solution de dépannage. Mais ce n'est qu'un exemple parmi d'autres.* »



Béatrice Barbier ©DR



À l'école Les Chardons, Béatrice Barbier a la chance d'avoir trois éducateurs — mais sur des régimes très différents. Le premier est financé par la Fédération Wallonie-Bruxelles, le second est engagé par le PO et un dernier est mis à disposition par l'hôpital partenaire. « *Je m'estime très chanceuse. Mais rien n'est structurel. J'ai donc très peur qu'un jour une partie de cette aide disparaisse. Il en va de même pour bon nombre d'écoles fondamentales qui bénéficient de temps à autre de l'aide d'un éducateur "prêté" par l'école secondaire regroupée au sein du même établissement scolaire. Mais dans un avenir proche, on le sait, le secondaire va voir son nombre d'élèves augmenter. Ils en auront donc plus besoin et risquent de ne plus pouvoir les "prêter". C'est ça le risque du bricolage actuel : il peut s'effondrer du jour au lendemain.* »

### Le SeGEC se bat, le gouvernement ne répond pas

Le Collège des directeurs, dont Béatrice Barbier est présidente, porte cette revendication depuis des années. La réponse du gouvernement actuel est toujours la même : « *On n'a pas de sous. Si vous venez avec des idées, on vous écouterait. Mais on ne mènera aucun débat de fond.* » Une posture que la directrice juge inacceptable, tout en reconnaissant que les précédents gouvernements avaient au moins accepté de discuter — sans jamais concrétiser.

« *Pourtant, avoir un éducateur dans chaque école fondamentale, ce ne serait pas un luxe, mais une nécessité.* », conclut Béatrice Barbier. « *Aujourd'hui, on demande tellement de choses aux élèves, mais sans qu'il y ait personne pour récupérer ce qu'ils déposent.* »

■ Gérald Vanbellingen

« ON NE S'IMPROVISE PAS ÉDUCATEUR »

## QUINZE MINUTES D'OBSERVATION PEUVENT CHANGER UNE VIE

Christophe Rémion est éducateur spécialisé, enseignant et chef du département des éducateurs spécialisés à la Haute École Léonard de Vinci. Il tire la sonnette d'alarme sur la quasi-absence des éducateurs dans l'enseignement fondamental. Il interpelle le politique en général, plaide pour une meilleure collaboration entre professionnels au sein de l'école tout en n'oubliant pas de balayer devant sa porte. Il appelle les éducateurs eux-mêmes à devenir les acteurs de leur propre changement. Il évoque également les changements qui se sont opérés au sein de sa haute école, où des étudiants issus de filières différentes apprennent à connaître les domaines de compétences de chacun. Pour que plus tard, une meilleure collaboration puisse se mettre en place sur le terrain. Au sein des quatre murs des écoles, comme en dehors.



Christophe Rémion © DR

Plus qu'une bizarrerie, en quoi la quasi-absence d'éducateurs dans le fondamental est-elle si problématique ?

« C'est une donnée... fondamentale à prendre en compte, surtout que leur absence ne correspond plus du tout à l'évolution des réalités sociales, ni aux profils des élèves qui y sont présents. On y observe des problèmes de maltraitance, d'addiction aux écrans, de difficultés de socialisation, de harcèlement aussi, et ce dès les plus jeunes âges. Le fait est que si on ne pose pas de diagnostic tôt, on crée en réalité des bombes à retardement prêtes à exploser dans le secondaire. Avec des éducateurs qui doivent alors gérer 150 ou 200 élèves, dont 25 nécessitent un suivi quotidien pour des situations personnelles plus importantes. Avec du décrochage scolaire, du harcèlement, des troubles dys, des problématiques familiales lourdes, etc... qui peuvent vite devenir compliquées à gérer. En parallèle, cela signifie aussi que si l'éducateur place en priorité son énergie sur les élèves en difficulté, il aura tendance à oublier les autres alors que c'est tout aussi stigmatisant de dire à un enfant : "Toi, tu vas bien, je n'ai pas de temps pour toi". En effet, chaque élève a besoin d'être reconnu, valorisé, qu'on s'intéresse à lui, ça fait partie intégrante de notre métier. Néanmoins, si les éducateurs passent tout leur temps à gérer les urgences, ils n'ont plus les moyens de s'occuper des autres élèves... »

**Vous parlez de « bombes à retardement », c'est une image très forte !**

« Solayman Laqdim (Délégué général aux droits de l'enfant, NDLR) compare la situation à une fuite d'eau où l'on met en place des bassines de plus en plus grandes pour récupérer l'eau qui s'écoule, mais sans s'attaquer à la fuite en elle-même. Une comparaison qui n'est pas vraie que pour l'enseignement, mais qui se vérifie de manière générale dans d'autres secteurs. Comme avec la nouvelle IPPJ qu'on va ouvrir, les prisons surpeuplées, etc. On privilégie la répression



© freepik

à de la prévention. Pourquoi ? Tout simplement parce que la prévention, par définition, ce n'est pas chiffrable. Comment prouver qu'un jeune qu'on a bien accompagné en primaire ne va pas dévier vers l'aide à la jeunesse plus tard ? C'est là que ça coïncide, parce que le politique, lui, il veut du chiffre, des résultats. Pourtant, les données sont là : les violences des jeunes augmentent, la précarité s'aggrave, les problématiques sociales se complexifient. Tout cela nécessite qu'on renforce la prévention — et notamment qu'on mette plus d'éducateurs là où les besoins sont réels, comme dans le fondamental. »

## **Vous insistez aussi sur la nécessité d'une meilleure collaboration au sein de l'école, entre membres de l'équipe éducative ?**

« Il n'est pas normal de constater encore aujourd'hui que nombre de profs, de directions et d'éducateurs ne se comprennent pas. L'école fonctionne comme un puzzle dans lequel chacun — l'éducateur, l'enseignant, le directeur, l'agent PMS, etc. — constitue une pièce. Mais pour qu'il s'assemble correctement ce puzzle, il faut encore que chacun connaisse la forme de la pièce voisine. Or, sur le terrain, on observe encore trop souvent des situations pour lesquelles les membres des équipes éducatives n'ont pas la moindre idée de ce que fait le collègue d'à côté, de ses capacités et de ses missions. Ce n'est pas quand on débarque sur un lieu de travail qu'on doit découvrir ce qu'est un agent PMS ou comment fonctionne un prof d'éducation physique. Cet écolage doit commencer sur les bancs de l'école. Et ça, je le dis en tant que formateur d'éducateurs, en balayant devant ma propre porte. À la Haute École Léonard de Vinci, on a commencé à mettre en place des séminaires qui réunissent des étudiants de filières différentes — éducateurs, profs d'éducation physique, ergothérapeutes, etc. — autour de situations concrètes tirées du terrain. On travaille sur les représentations mutuelles, on apprend à nommer ce que fait l'autre, on comprend à quel moment intervenir ou passer le relais. On invite aussi des professionnels déjà en poste qui viennent témoigner et expliquer comment ils ont construit une vraie collaboration.

C'est précieux, parce que ça montre que c'est possible et que ça peut aboutir à des résultats surprenants. »

## **Vous défendez aussi la nécessité pour les éducateurs spécialisés de sortir des quatre murs de leur école. Ça signifie quoi dans la pratique ?**

« Ça aussi, c'est fondamental. Le travail de l'éducateur spécialisé ne peut pas se limiter aux quatre murs de son établissement. Il faut absolument lui octroyer deux ou trois heures par semaine pour faire du réseautage. Que ce soit avec les AMO (services d'actions en milieu ouvert), les maisons de jeunes, les écoles de devoirs, Infor Drogues, les foyers de quartier, les associations, etc. Il est très facile de dire par exemple à un élève en décrochage : "Rends-toi à l'AMO d'en face, ils pourront t'y aider." Dans les faits, beaucoup d'élèves ne s'y rendront jamais, sauf si on les accompagne pour faire ce premier pas avec eux et qu'on leur montre qu'on connaît les personnes qui vont le recevoir, qu'on travaille ensemble. Je dirais même qu'il faut encore aller plus loin en créant des réunions entre éducateurs de différentes écoles, issues d'un même quartier. Ces réunions permettraient de croiser les données et de poser un diagnostic social commun. Pour déterminer les problématiques les plus présentes dans le quartier, le nombre d'élèves qui fréquentent les maisons de jeunes, à quelle heure, pourquoi, etc. Tout ça, ça formerait un ensemble d'actions qui pourraient aiguiller le travail éducatif et lui permettre d'être vraiment "efficace" — vu que c'est un peu ce qu'on attend partout. Évidemment, les réalités sont différentes entre une école située en milieu urbain et rural. Mais le principe général doit rester le même. Il est vital que l'éducateur connaisse le tissu social situé autour de lui pour pouvoir y orienter les élèves au bon moment. »



Il y a quelque chose qui revient dans votre discours : la différence entre « être » éducateur et « faire » éducateur. Qu'est-ce que vous entendez par là ?

« C'est peut-être un des points sur lesquels j'insiste le plus. Surtout dans ce contexte de pénurie où certaines écoles évoquent un peu trop vite le titre pénurie et engagent un peu le premier venu pour devenir éducateur. Entre faire éducateur et l'être, il y a un monde de différence. Ce monde de différence, c'est trois ans d'études, des outils, une posture, une façon d'observer et d'analyser. Ce n'est pas en proposant par exemple à un professeur d'éducation physique fatigué de "faire l'éduc pour se changer un peu les idées" qu'on résout le problème. C'est même bien pire. Avec une personne non formée, qui ne possède pas les bons outils, qui n'a pas la bonne posture, on peut vite renforcer une problématique plutôt que la résoudre. Je me souviens d'ailleurs d'une visite de stage dans une école primaire. À la pause de midi, deux éducateurs assuraient la surveillance. L'un circulait entre les tables de la cantine, l'autre était plongé dans ses messages WhatsApp. Or, ça peut paraître tout bête, mais en tant qu'éducateur spécialisé, il faut regarder ce qu'il y a dans les boîtes à pique-nique. Certains élèves ont systématiquement droit à du pain rassis, des boîtes vides, d'autres à d'énormes pains au chocolat, d'autres encore à des boîtes bien garnies avec des légumes soigneusement coupés, etc. Ça prend 10-15 minutes d'observation. Un laps de temps qui permet à un éducateur attentif de déceler une situation de précarité alimentaire, de planifier un atelier nutrition, d'alerter un parent, ou encore de construire un plan d'accompagnement pour l'année par exemple. À l'inverse, quinze minutes sur WhatsApp – même si ça semble banal – ça peut laisser passer l'essentiel. Comme avec une petite fille qui se plaignait chaque mardi matin de douleurs. C'est le professeur d'éducation physique, en notant que cela se répétait chaque semaine le même jour, qui a fini par alerter l'éducateur et le PMS. En croisant leurs observations, ils ont compris en trois mois qu'elle était victime d'abus. Sans cette vigilance croisée, cette trajectoire aurait pu basculer vers quelque chose de bien plus grave. Quinze minutes d'observation peuvent changer une vie. Quinze minutes sur WhatsApp aussi – mais pas dans le bon sens. »



Vous ne ménagez pas non plus les éducateurs eux-mêmes. Vous leur demandez de « balayer devant leur porte ».

« Oui, et c'est un message que je tiens à faire passer clairement. C'est trop facile de dire que le problème, c'est toujours les autres – que la direction ne les comprend pas, que le politique ne donne pas les moyens, que les collègues ne collaborent pas toujours. Alors, tout ça est vrai, en partie, mais c'est aussi aux éducateurs à devenir ou à être les premiers acteurs de leur propre changement. Un éducateur qui accepte sans rien dire de vendre des billets de tombola, de remplacer un enseignant absent ou de gérer toutes les tâches que personne d'autre ne veut faire, eh bien, cet éducateur-là, il contribue à entretenir le flou sur son métier. À l'inverse, un éducateur capable de nommer ses pratiques, d'argumenter ses choix d'outils, d'aller voir sa direction avec un projet et des objectifs clairs, celui-là construit sa légitimité de l'intérieur. Il n'attend pas la reconnaissance, il la crée. C'est essentiel. L'éducateur spécialisé doit avoir confiance en lui, savoir se hisser à la hauteur des autres professionnels autour de la table. Il n'est pas moins important qu'un professeur, qu'un agent PMS ou qu'un directeur. Comme expliqué auparavant, il constitue une autre pièce du puzzle. Cela vaut aussi pour ceux qui les forment : nous aussi, formateurs, on doit balayer devant notre porte. Mieux outiller les étudiants à travailler en réseau, à connaître les acteurs avec lesquels ils collaboreront, à observer et analyser avant d'agir et surtout, à savoir expliquer ce qu'ils font et pourquoi ils le font ! C'est essentiel dans un métier comme le nôtre, profondément humain. »

■ **Gérald Vanbellingen**

Pour aller plus loin dans la réflexion sur les éducateurs et la nécessité « de prévenir plutôt que de guérir », nous vous invitons à consulter le numéro 126 de la revue L'Observatoire : « Investir dans la prévention ». Vous y retrouverez notamment un article de Christophe Rémyon : « Educateur spécialisé : un métier au cœur de la prévention ».

- [le.segec.be/observatoire-126](https://le.segec.be/observatoire-126)
- [le.segec.be/observatoire-126-educ](https://le.segec.be/observatoire-126-educ)

Dans un numéro de 2023 – le 117 – il traitait également de la question « Tout le monde peut faire éducateur » :

- [le.segec.be/observatoire-117](https://le.segec.be/observatoire-117)



N°126



N°126 | article



N° 117



## SUR LE TERRAIN, AUTANT D'ÉDUCATEURS QUE DE RÉALITÉS

Pour réaliser ce dossier, Entrées libres ne s'est pas contenté de rencontrer quelques éducateurs de manière individuelle. La rédaction s'est aussi rendue à plusieurs moments d'intervision. Un premier organisé par le Service Diocésain de l'Enseignement Fondamental (SeDEF) et destiné aux éducateurs du primaire. Un second, organisé par le CREMS, qui rassemblait des éducateurs du secondaire au CPSE de Grivegnée. Enfin, un dernier, à Namur, qui permettait à des représentants des hautes écoles et à des éducateurs spécialisés de faire le bilan des ateliers organisés tout au long de l'année dans les différents diocèses. De ces rencontres, une certitude s'est imposée : derrière le titre d'« *éducateur spécialisé* », il existe presque autant de compréhensions du métier qu'il y a d'écoles.

« *Tout dépend de la place qu'on nous donne dans l'école* », résume une éducatrice du primaire lors de la rencontre organisée par le SeDEF. Une idée qui reviendra systématiquement, sous des formes variées, dans chacun des trois moments d'intervision. Certains éducateurs ont un bureau, un projet clairement défini et en accord avec leurs missions, une direction qui leur fait confiance et leur laisse un vrai champ d'action. D'autres sont confrontés à une méconnaissance – parfois profonde du métier – voire carrément rappelés à chaque rentrée sous « *condition(s)* ». S'il reste des heures d'encadrement différencié, si des enseignants « *choisissent* » ou non de vouloir un éducateur dans leur école ou encore si des directions les jugent « *utiles* » ...

Les inégalités de considération ne s'arrêtent pas là. Elles se glissent jusque dans les missions quotidiennes. « *On nous demande parfois de faire le travail de cinq personnes sur une seule journée* », lâche une participante de la rencontre du SeDEF. Elle explique ainsi être amenée à remplir des missions qui relèvent normalement des tâches habituelles des puéricultrices, institutrices, surveillantes voire d'animatrices. « *On fait le boulot de quatre pour le salaire d'une seule* », abonde une autre voix du même groupe.

Dans un texte réflexif posté sur les réseaux sociaux, Francis Mulder, président du CREMS (Collectif de Réflexion des Éducateurs en Milieux Scolaires), met des mots plus tranchants encore sur cette déviance : « *Jour après jour, ces*

*professionnels spécialisés sont aspirés par des tâches administratives, logistiques, organisationnelles. Ils encodent, surveillent, remplacent, dépannent. Ils colmatent les brèches d'un système en tension permanente.* » Une réflexion qui lui permet de poser la question politique qui fâche : « *Que vaut réellement, dans nos politiques éducatives, le temps passé avec les jeunes ? Si ce temps était considéré comme essentiel, il serait protégé.* »

À la rencontre qui s'est tenue à Namur, des formateurs de hautes écoles confirment le diagnostic : même si tout n'est pas tout noir ni tout rose, des directions oublient parfois d'informer leurs éducateurs qu'une formation leur est proposée. Certaines écoles n'envoient personne aux réseaux d'intervision. Lorsqu'on demande à une directrice si elle connaît le profil de fonction de ses éducateurs, la réponse – en 2026 – reste encore parfois négative.

Ce que ces trois rencontres pointent, finalement, c'est la diversité d'un métier soumis à de mauvaises interprétations, même au sein du terrain de l'école. Là où certains PO s'engagent clairement, où une direction comprend le métier et où un éducateur a le temps et l'espace pour travailler, cela fonctionne et les effets sont visibles. A contrario, dans les endroits où ces conditions ne sont pas réunies, le même diplôme, les mêmes compétences, la même lettre de mission ou encore la même vocation, ne suffisent pas toujours.

■ **Gérald Vanbellingen**



## L'IA AU SEGEC : L'HEURE DES CHOIX

© DR

Le 27 mars dernier, quelque 130 membres du SeGEC, des CoDIEC et de l'IFEC se réunissaient à l'aérodrome de Namur pour la Journée d'étude annuelle. Au programme : une immersion dans les enjeux de l'intelligence artificielle, entre compréhension, questionnement et mise en pratique collective.

**9**h du matin, aérodrome de Namur. Une bonne centaine de personnes du SeGEC, des CoDIEC et de l'IFEC prennent place autour de tables volontairement mélangées. Pas question de rester entre collègues du même département. La couleur indiquée sur l'invitation à l'entrée, c'était ça : forcer le mélange dès le départ.

Le ton est donné. Cette journée d'étude consacrée à l'IA ne sera pas une conférence de plus. « *Ce n'est pas une formation, on n'est pas là pour faire des prompts* », tranche Olivier Bouchaud, organisateur de la journée. « *On est là pour construire une pensée collective propre au SeGEC.* »

Le coup d'envoi est ludique : le Protocole SELDON, un jeu conçu par l'UFAPEC, plonge les tables dans des questions concrètes. « *Est-ce que, ça, c'est vraiment de l'IA ?* » « *Pourquoi les algorithmes de recrutement reproduisent-ils des stéréotypes ?* » Durant deux heures, les représentations bougent et les discussions s'animent.

Avant la pause déjeuner, trois intervenants internes posent les bases pour le SeGEC. Erik Dusart plante le cadre légal et réglementaire : RGPD, AI Act (règlement européen sur l'intelligence artificielle), ce que ça implique concrètement pour l'organisation. Jonathan Leloup questionne les usages : quand et pourquoi utiliser l'IA, et surtout quand s'en abstenir.



Animation du jeu lors de la journée d'étude © DR

Didier Lefebvre, directeur du service IT, présente la politique d'accompagnement en cours de construction.

L'après-midi change de registre. Daniel Bonvoisin (Médianimation) interpelle : et si l'IA était en train de confisquer l'utopie du web ouvert ? Benoît Frénay, président de TRAIL et chercheur à l'UNamur, raconte comment son université a construit sa propre démarche IA, non pas à partir d'outils, mais à partir de vrais besoins.

Pour conclure la journée vient Luc de Brabant, philosophe et ingénieur. Sa formule tombe, simple et percutante : une IA peut reconnaître un visage, mais pas le trouver beau. Elle a de la mémoire, mais pas de souvenirs. Elle ne sait pas ce qu'elle fait. Ce rappel philosophique, en fin de journée, laisse des traces.

« *J'espère qu'on a mis un petit doute là-dedans* », confie Olivier Bouchaud. Frédéric Coché, directeur de l'IFEC, repart avec une préoccupation précise : « *Le risque que l'IA se nourrisse de contenus produits par l'IA elle-même. À un moment, ça crée une boucle où la qualité se dégrade.* » Gokhan, membre du département économique, lui, retient « *l'idée de collaboration et de maîtrise de l'outil, plutôt que de simple application* ».

La suite, elle, appartient aux managers et aux directeurs. Les formations continuent, portées par Jonathan Leloup. De plus, la cellule IA du SeGEC ambitionne de devenir le point d'entrée de tous les projets, avec, à terme, des agents IA propres à l'institution.

Une journée d'étude « *ne sert à rien s'il n'y a pas d'action derrière* », conclut Olivier Bouchaud. Le message est lancé.

■ Pauline Jans



# Protocole SELDON

un escape game pour démêler le vrai du faux



Derrière le jeu qui a lancé la Journée d'étude du SeGEC, il y a une histoire : celle d'une équipe de l'Union Francophone des Associations de Parents de l'Enseignement Catholique (UFAPEC) qui a mis près d'un an et demi à concevoir un outil pédagogique ludique sur l'IA, à destination des adultes.

**T**out commence en juin 2024, avec un appel à projets du Conseil supérieur de l'éducation aux médias. L'exigence : créer un outil traitant de l'intelligence artificielle, pour un public adulte. L'UFAPEC répond avec une idée, un « *escape game* », et obtient les fonds en octobre 2024. Une équipe de cinq personnes se constitue pour porter le projet.

Avant d'écrire la moindre énigme, l'équipe part sur le terrain. Des moments de concertation sont organisés avec des parents dans les régionales. Le constat est frappant : les niveaux de connaissance varient énormément. Certains confondent encore IA et numérique, d'autres travaillent quotidiennement avec des outils d'IA. « *On voulait un outil qui puisse parler à tout le monde* », résume Michaël Lontie, Secrétaire général adjoint de l'UFAPEC.

Pour se faire aider dans la conception, l'équipe fait appel au Louvain Learning Lab (UCLouvain), qui les accompagne dans la définition des objectifs et la rédaction du cahier des charges. La création du jeu est ensuite confiée à Baobab, une ASBL spécialisée dans les jeux éducatifs. Même si jusqu'ici,

leur travail était plutôt axé pour le public du fondamental. Pour l'équipe de Baobab, « *concevoir un jeu pour adultes était une première. Ils l'ont vécu comme une ouverture* », confie Michaël.

Le cahier des charges est ambitieux : sept objectifs au départ, ramenés à cinq pour tenir dans le temps imparti. Les thématiques retenues couvrent l'essentiel : distinguer ce qui relève ou non de l'IA, comprendre les hallucinations, maîtriser l'art du prompt, identifier les biais et stéréotypes, et s'interroger sur l'éthique, dont l'impact environnemental, présent en filigrane. « *L'IA coûte cher en énergie. Ça nécessite un usage parcimonieux, raisonné, réfléchi* », souligne le Secrétaire général adjoint.

Des tests sont organisés dès le printemps 2025 dans plusieurs régionales. Les énigmes fonctionnent, mais la durée du jeu pose question : une partie complète peut facilement dépasser deux heures. Un parcours raccourci à trois salles est donc créé pour garantir une expérience fluide en 1h30, débrief compris.

Le Protocole SELDON est officiellement lancé en octobre 2025. Le jeu est disponible gratuitement en ligne, avec des cartes téléchargeables et imprimables. Une version boîte est également vendue à prix coûtant, à 20 €.

Depuis, les retours sont enthousiastes. Les joueurs apprécient le côté ludique. Les enseignants s'en emparent parfois salle par salle, construisant une séquence de cinq cours à partir des cinq thématiques. « *L'objectif, c'est la sensibilisation, pas de remplir les têtes d'informations* », précise Michaël Lontie. Le jeu se suffit à lui-même, mais il prend toute sa valeur avec un débriefing animé dans la foulée. ■ **Pauline Jans**

**Le Protocole SELDON est disponible gratuitement sur le site de l'UFAPEC. La version boîte est accessible à 20 €.**



[le.segec.be/jouer-seldon](https://le.segec.be/jouer-seldon)



## NATHALIE DASNOY :

« **DERRIÈRE CHAQUE DOSSIER, IL Y A UN HUMAIN** »

Elle est juriste au cœur d'une matière que peu connaissent, mais dont les écoles ont cruellement besoin. Nathalie Dasnoy gère, depuis plus de vingt ans au sein du département juridique du SeGEC, tout ce qui touche aux contentieux relatifs aux droits des personnes dans l'enseignement : membres du personnel, élèves, situations de harcèlement, de violence, d'abus. Un rôle discret, essentiel, et souvent méconnu.

**R**ien ne prédestinait Nathalie à ce rôle. Après des humanités artistiques en danse, une blessure l'oblige à se réorienter en fin de rhéto. Elle se tourne alors vers le droit, « *un peu par hasard* », dit-elle. À la sortie de ses études, un intérim de prof de sciences économiques et de droit à l'Institut Saint-André à Ixelles s'offre à elle. Elle accepte. « *Ça m'a bien plu et j'y suis restée.* » Elle passe son agrégation, devient secrétaire de direction, assure des intérim d'enseignement et de direction. C'est en suivant les formations du SeGEC qu'elle exprime son souhait de retrouver une fonction purement juridique. En 2002, le département l'accueille.

Depuis, elle est la référente en matière de contentieux disciplinaire et de droit des personnes. Au sein de l'équipe, chacun a son domaine : Élise gère le personnel sous fonds propres, Véronique les statuts. Nathalie, elle, est à la manœuvre dès qu'un conflit éclate, qu'un membre du personnel manque à ses obligations, qu'un élève est victime ou auteur, ou que la situation dérape vers le judiciaire.

### Toutes les semaines, de nouvelles situations

Elle ne le cache pas : « *Ce n'est pas quelque chose d'isolé. Ça arrive fréquemment, toutes les semaines.* » Sur 1300 établissements catholiques en Fédération Wallonie-Bruxelles, les situations conflictuelles sont inévitables. Faits de mœurs, violences entre élèves ou entre adultes, harcèlement via les réseaux sociaux, attouchements, diffusion d'images à caractère pornographique... « *Ce sont vraiment tous les acteurs de la communauté éducative qui peuvent être concernés.* »

Les appels viennent des directions et des pouvoirs organisateurs. Le rôle de Nathalie est de les guider pas à pas : que faire quand un élève signale des attouchements ? Comment recueillir des preuves ? Quand écarter préventivement un membre du personnel ? Comment constituer un dossier disciplinaire solide tout en respectant les droits de la défense ? « *Je suis là du début à la fin. On leur propose des modèles de courriers, on les accompagne à chaque étape.* »

Le cadre légal est précis et exigeant. La procédure disciplinaire prévue par le décret du 1<sup>er</sup> février 1993 impose des délais stricts, des étapes formalisées ainsi qu'une motivation rigoureuse des sanctions. Toute erreur peut entraîner la nullité de la procédure. C'est là tout l'enjeu : permettre aux directions et aux PO d'agir vite et bien, sans faux pas qui pourraient se retourner contre eux.



© Pavel Danilyuk  
(Pexels)

## Le numérique, nouveau terrain de jeu des abus

Ces dernières années, les réseaux sociaux ont profondément modifié la nature des dossiers. « *Quelquefois, je reçois des dossiers avec des centaines de captures d'écran, et c'est seulement après un certain temps que l'élève ose en parler.* » Le schéma est souvent le même : une conversation anodine, puis le glissement vers l'intime, les questions sur la vie privée, les demandes de photos. L'enseignant joue sur son autorité : « *Si ça se savait, je perdrais mon travail, alors qu'on ne fait rien de mal.* »

Néanmoins, la menace peut aussi venir des élèves. Juste avant notre rencontre, Nathalie traitait un dossier dans lequel des élèves avaient créé un groupe Snapchat pour y publier des photos dégradantes de leurs professeurs. « *Quand je dis que ça va dans tous les sens, ce n'est pas une figure de style.* »

Pour rester à la pointe, elle se forme continuellement : cyberharcèlement, nouveau code pénal sexuel, jurisprudence récente. Elle a aussi collaboré avec un chercheur de l'Université du Québec sur un ouvrage collectif consacré au cyberharcèlement scolaire, expérience qui lui a permis d'enrichir sa réflexion par une approche internationale et comparée.

## Une collaboration précieuse avec le monde judiciaire

Nathalie travaille en étroite collaboration avec un réseau d'avocats spécialisés en droit disciplinaire de l'enseignement, sélectionnés pour leur connaissance du terrain scolaire. Certains sont eux-mêmes actifs au sein de pouvoirs organisateurs. « *Ce ne sont pas des avocats dans leur bulle. Ils connaissent la réalité des écoles, la difficulté des directions.* » La relation est fluide et bilatérale : les PO peuvent les contacter directement, et les avocats font appel à Nathalie

tout au long des procédures. Il y a peu, elle était invitée à intervenir au barreau de Bruxelles sur le droit disciplinaire dans l'enseignement. « *On a vraiment créé quelque chose ensemble.* »

## Ce qui donne du sens

Si l'on demande à Nathalie ce qui la motive dans ce rôle souvent éprouvant, elle répond sans hésiter : « *Savoir que les directions peuvent nous appeler et qu'on va directement leur dire ce qu'il faut faire.* » Elle évoque ces directeurs qui apprennent par la police qu'un membre de leur personnel partageait des images pédopornographiques, sans qu'aucune plainte ait jamais été déposée. « *Ça leur tombe dessus. Ils ne savent pas quoi faire. Et là, savoir qu'on peut les tenir un peu par la main..., ça donne du sens à ce que l'on fait.* »

Ce qui lui tient aussi à cœur, c'est de rappeler que le droit n'est pas uniquement répressif. « *La règle, ce n'est pas que la punition. C'est de la prévention, de la transparence. Avoir un règlement d'ordre intérieur clair, c'est poser les bases du vivre ensemble.* » Lorsqu'une sanction s'impose, elle insiste : « *Derrière chaque dossier, quoi que la personne ait fait, il y a toujours un humain. On le fait en respectant ses droits.* »

## Une baguette magique ?

Si elle pouvait changer une chose, ce serait de disposer d'un vrai service de médiation. « *Sauf pour les cas graves qui nécessitent une intervention urgente, il y a un tas de situations qui dégénèrent alors qu'on aurait pu les désamorcer en amont.* » Quelques organismes existent, mais elle rêve d'un dispositif mieux intégré, plus accessible, systématiquement proposé avant d'en arriver aux procédures formelles. Une piste à creuser, pour elle et pour le réseau.

En attendant, le téléphone sonne. Et Nathalie répond.

■ **Pauline Jans**



Nathalie Dasnoy ©DR



## L'HUMAIN AU CŒUR DE LA RÉUSSITE ACADÉMIQUE

Derrière chaque étudiant en difficultés, il y a une histoire, un parcours, un cheminement. Isabelle Alen, coordinatrice du Service d'Aide à la Réussite (SAR) à l'EPHEC, en est convaincue depuis le premier jour. Avec une énergie débordante, elle a bâti un dispositif complet au service de la réussite académique, bien sûr, mais surtout humaine de chaque étudiant. Un accompagnement pour lequel elle s'échine à trouver « la porte d'entrée » de chacun. Pour Isabelle Alen, aider un étudiant à réussir, c'est aussi l'aider à se trouver lui-même.

### CARRIÈRE

#### Le jour où je suis devenue membre du SAR :

« J'ai un parcours qu'on peut qualifier d'atypique. Mes humanités, je les ai faites en sciences sociales, en technique de qualification, pour ensuite me lancer dans une licence en histoire. Mon titulaire de l'époque me répétait que ce n'était pas gagné, mais j'ai réussi... Après un an dans l'enseignement à Bruxelles, je suis alors devenue éducatrice pendant 10 ans dans le secondaire. Mon entrée à l'EPHEC, je l'effectue en 1998, quand la haute école se met à chercher quelqu'un pour développer un service social où tout était à construire. Je postule, je suis engagée, et très vite... je croule sous les demandes. Avec autant d'étudiants qui venaient me voir pour des problèmes sociaux que pour de l'aide à la réussite. J'ai donc commencé à faire les deux. En 2007, je réponds à un appel à projets de la Fondation Roi Baudouin en proposant un projet pilote de tutorat entre étudiants. Un projet qui sera primé... avant d'être ensuite imposé dans toutes les hautes écoles via le décret sur la démocratisation de l'enseignement supérieur. C'est aussi ce décret qui officialisera les services d'aide à la réussite dans les hautes écoles. Je deviens alors coordinatrice pour les secteurs Business et Tech du SAR à l'EPHEC, une sorte de formalisation de ce que je faisais déjà au quotidien. En 2016, je reçois un autre prix, venu de la Fondation Reine Mathilde. Il venait récompenser un projet de spectacle multilingue monté avec des étudiants en difficultés et des réfugiés et qui étaient accompagnés par des tuteurs. Des moments véritablement extraordinaires!

Ensuite, j'ai passé quelques années au Pôle Académique de Bruxelles comme chargée de mission en orientation. Depuis deux ans, j'ai repris un temps plein à l'EPHEC, uniquement dédié à l'aide à la réussite. Coordinatrice pour les secteurs Business et Tech, j'y travaille en étroite collaboration avec mes collègues des secteurs Santé et Education. Je vous avais dit que c'était atypique. »

### ET SI ?

#### Si je devenais ministre de l'Éducation, ma première décision, ce serait...

« De mettre en place une année préparatoire généralisée, et pas que dans certaines filières. Une année de transition pour acquérir les bases manquantes et réfléchir sérieusement à son orientation. Je suis convaincue qu'à terme, ça coûterait moins cher à la société que des étudiants qui enchaînent les années d'échec et de frustration. Il existe déjà des formations de réorientation - comme Restart ou la Formation Relais - mais l'étudiant y arrive souvent après deux ou trois années d'échec ou d'errance. Cette année préparatoire serait bien plus valorisante. Même si la manière dont on la présenterait serait alors essentielle. Ça ne doit surtout pas être perçu comme une "filière de repêchage", mais comme une vraie préparation posée et réfléchie. Si je suis pour l'accès à l'enseignement supérieur de chacun, il faut absolument que cet accès se fasse dans de bonnes conditions. »

## ÉPANOUISSEMENT

### Un service au cœur de la réussite étudiante :

« Le SAR repose sur une logique globale, celle d'accompagner l'étudiant qui le souhaite dans toutes les dimensions de son parcours. Dès la rentrée, un atelier : "Bienvenue dans l'enseignement supérieur" pose les bases du "métier d'étudiant" fait d'organisation, d'autonomie et de charge de travail. Tout au long de l'année, des ateliers thématiques couvrent la prise de notes, l'argumentation, la prise de parole en public, la gestion du temps et du blocus, la préparation aux examens de maths et de statistiques ou encore la maîtrise du français. Néanmoins ce sont les rendez-vous individuels qui constituent la colonne vertébrale de notre dispositif. On y parle de gestion du stress, de méthode de travail, etc. Après la session de janvier, on met ensuite en place un suivi spécifique pour les étudiants en difficultés. Avec des séances collectives, des entretiens, des pistes de remédiation ou encore de réorientation si nécessaire. Cette année par exemple, près de 1 800 étudiants ont rempli le formulaire de suivi post-session, c'est énorme ! L'un des piliers du service d'aide à la réussite, c'est aussi le tutorat entre étudiants. Des Bac 2 et 3 soutiennent les étudiants de première dans tous leurs cours. Pour 2025-2026, on a recensé 379 tuteurs, 1 010 propositions de tutorat, 795 demandeurs et 2 028 demandes différentes. La force de ce dispositif, c'est le langage commun. Les tuteurs expliquent avec leurs mots d'étudiants, pas ceux d'un enseignant. Ça fait souvent toute la différence. »

### L'opération « I Love Blocus » pour apprendre à travailler ensemble :

« Chaque année pendant les vacances de printemps, on organise une semaine de blocus encadré qui rassemble des dizaines d'étudiants sur le campus. Pour ces congés de printemps-ci, on avait 120 inscrits – un record, contre une soixantaine dans les premières années. On leur réserve un programme spécifique avec la possibilité d'accéder aux salles d'études avec casques antibruit, d'avoir de la remédiation disciplinaire en comptabilité, statistiques, langues, droit, sciences, etc., des repas partagés, des pauses détente ou encore des ateliers bien-être pour la gestion du stress. Il faut souligner que des tuteurs viennent nous aider pour veiller à l'ambiance et créer du lien avec les étudiants. J'insiste toutefois sur le fait que c'est un blocus "encadré" et pas "assisté". On structure leurs journées, mais on les rend acteurs de leur travail. On les implique aussi un maximum. Les encadrants (tuteurs et enseignants) ont un t-shirt "I Love Blocus". Ça peut sembler un détail, mais en réalité, cela joue sur leur sentiment d'appartenance. Ils réalisent qu'ils ne sont pas seuls dans cette galère. Et ça, ça change tout. »

### Ce qui me motive au quotidien :

« Les rencontres individuelles, sans hésiter ! C'est là que tout se joue pour comprendre ce qui bloque un étudiant, lui redonner confiance ou ouvrir des perspectives. Le plus dur, c'est souvent de trouver la porte d'entrée de chacun. En effet, derrière un échec, il y a toujours quelque chose à comprendre. Je me souviens par exemple de Samir, que j'ai longuement accompagné. Il voulait faire de l'informatique parce que "ça gagne bien" et parce que ses parents le poussaient dans cette direction, mais sans en avoir ni le goût ni le profil. Après deux ans de rendez-vous réguliers, il a osé bifurquer vers l'éducation spécialisée. Trois ans plus tard, il repassait dans le couloir, rayonnant en me disant : "Madame, j'adore ce que je fais désormais". J'étais évidemment ravie qu'il puisse s'épanouir ! »

### Mes plus belles réussites :

« Elles ne se comptent pas en diplômés ni en statistiques, elles sont liées aux étudiants. Je reçois régulièrement des messages de remerciement de leur part, et ça me fait toujours très plaisir. Mais le plus beau message, je l'ai affiché dans mon bureau. Je le relis dans les périodes compliquées. Il m'a été adressé par un étudiant réfugié, arrivé sans rien en Belgique sept ans plus tôt. Il m'écrivait : "Merci à la plus grande femme de Belgique, Isabelle Alen, d'avoir été là pour moi pendant toutes ces dernières années." Ce sont des mots qui comptent beaucoup pour moi. »

## DIFFICULTÉS

### Le rapport des étudiants aux études :

« Dans mes discours de rentrée, je dis toujours aux étudiants qu'ils ont signé un CDD de trois ans, avec un horaire de 35 à 40 heures semaine. Venir aux cours, travailler en dehors, planifier, s'organiser, être prêts en période de blocus... c'est une réalité avec laquelle de plus en plus d'étudiants ont du mal aujourd'hui. Leur autonomie est vraiment fragile. Puis il y a ceux qui arrivent dans des filières parce que la société leur dit que sans diplôme supérieur, ils ne s'en sortiront pas... Ce qui est évidemment faux. On a besoin de tous les métiers. Moi-même, je viens de la technique de qualification, ça ne veut vraiment pas dire grand-chose. En termes de difficultés "extérieures", il ne faut pas oublier la pression familiale qui pousse parfois les jeunes vers des formations qui ne leur correspondent pas ou encore l'arrivée massive de l'intelligence artificielle, que certains voient comme une solution universelle. Sans une utilisation réfléchie et critique, l'IA ça peut vite devenir un piège. Il suffit de regarder les mails que je reçois de la part de certains étudiants qui envoient un "Bonjour, suivi de trois petits points" qu'ils auraient dû compléter. Mais comme certains ne relisent même pas ce que l'IA leur donne, ils envoient ça tel quel... Enfin, je dirais que la transition secondaire-supérieur reste un moment critique. Avec près de 900 formations rien qu'à Bruxelles, l'ampleur du choix est vertigineuse. Beaucoup d'étudiants ne mesurent pas à quel point le supérieur est différent de ce qu'ils ont connu. » ■ **Gérald Vanbellingen**



## LE GRAND TEST :

« VOUS N'ALLEZ PAS LIRE UN LIVRE, VOUS ALLEZ VIVRE UNE EXPÉRIENCE »

Et si l'État pouvait tester la moralité de vos enfants pour décider de leur avenir ? Née d'un projet politique réel, cette idée glaçante est au cœur du *Grand Test*, la dystopie signée par Josepha Calcerano, enseignante passionnée de littérature jeunesse, qui donne à ses lecteurs les outils pour questionner le monde et pour y trouver leur place.

### Comment est née votre passion pour l'écriture ?

« Il n'y a pas vraiment de commencement. J'adore lire et écrire depuis l'âge de 6 ans. Dès qu'on m'a mis un crayon dans les mains, j'ai trouvé ça magique. Mon rêve a toujours été d'entrer un jour dans une librairie et d'y voir mon livre. Ça n'a jamais changé. »

### D'où vient l'idée du *Grand Test* ?

« Je suis partie d'un événement qui m'avait choquée. Au début des années 2000, Nicolas Sarkozy envisageait de dépister les enfants dès 2-3 ans pour identifier ceux susceptibles de devenir délinquants, sur la base de critères comme l'hypersensibilité ou l'agressivité. Le projet n'a pas abouti, mais l'idée m'est restée. Dans le roman, j'ai poussé le curseur à fond : les adolescents passent un test de moralité chiffré qui décide s'ils restent dans la société ou en sont bannis. »

### Pourquoi avoir choisi une héroïne ordinaire ?

« Pour plusieurs raisons. D'abord, les lectrices sont majoritaires, comme dans la plupart des dystopies, pensez à *Hunger Games* ou *Divergente*. Mais surtout, je voulais que toutes les filles puissent s'identifier à Tara. C'est une héroïne assez naïve au départ, de façon à ce que son esprit critique puisse se développer au fil du récit. Elle a 16 ans parce que c'est mon public de prédilection en tant que prof : j'ai des messages pour les ados, pas vraiment pour les adultes. »

### Il y a une dimension philosophique cachée dans le livre ?

« Oui. Derrière chaque personnage principal se cache un courant philosophique. Tara incarne la morale kantienne, Tess l'utilitarisme, et Renzo le scepticisme moral. Chacun réagit toujours de la même façon face à un dilemme. Mais j'ai soigneusement caché tout ça derrière l'action, les explosions et le rythme pour que ça passe chez les jeunes. »

### Comment se passent les rencontres dans les écoles ?

« C'est magique ! Je ne m'y attendais pas du tout. J'avais prévu quelques visites, et finalement tous mes jeudis ont été pris jusqu'en juin. Le livre fait sa vie tout seul : des élèves écrivent la suite, font des graffitis, participent à des concours de journalisme. Lors d'une rencontre, un élève avait apporté des cisailles en référence à la scène d'agression de Tara. Je me suis retrouvée à parler avec ces ciseaux en main, c'était inédit. À chaque fois, il se passe quelque chose de nouveau. »

### Quel message vouliez-vous transmettre ?

« Un message de confiance et d'espoir. Les jeunes ont souvent l'impression qu'il n'y a pas d'avenir. Je voulais leur montrer que, comme Tara, ils sont capables de développer leur esprit critique et de trouver la sortie. Plus je les rencontre, plus je me dis qu'il n'y a vraiment pas de souci à se faire. La jeunesse est là. »

■ Pauline Jans



Josepha Calcerano ©DR

## CONCOURS



**Josepha Calcerano,**

*Le Grand Test,*

Le Muscadier, 250p., 15,5 €

« Voici venu le moment le plus important de votre existence. Celui de savoir si vous êtes digne de faire partie de la Société Nouvelle, ou si vous devez en être banni à tout jamais. » Nouvelle ère, nouvelle société. Les Grands Sages ont rétabli l'ordre et épuré le monde du mal. Tara, Renzo, Tess, Emmy et Ryan ont 16 ans. Futurs citoyens de la Société Nouvelle, ils sont appelés à réussir le Grand Test Moral de l'Institution. Des épreuves terrifiantes, des choix difficiles à prendre et un système d'autorité implacable : arriveront-ils à prouver leur moralité ? Et si cette société idéale n'était qu'une illusion ?

Tentez de remporter un exemplaire de *Le Grand Test* : rendez-vous jusqu'au 17 juin sur [entrees-libres.be/](https://entrees-libres.be/)

Les gagnants du concours d'avril seront avertis par email. Bravo à eux !

**Découvrir le dossier pédagogique :**

[le.segec.be/LeGrandTest\\_DP1](https://le.segec.be/LeGrandTest_DP1)



**Cécile Gorré et Nico Hirtt**

*À l'école du capitalisme,*

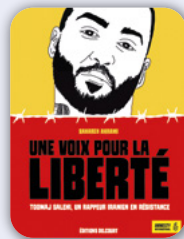
Éditions Agone, 264p., 16€

## L'ÉCOLE À L'HEURE DU MARCHÉ

Depuis les années 1990, sous l'influence croissante des milieux économiques et des décideurs politiques, l'école européenne évolue. Former des esprits critiques ne suffit plus, il faut aussi produire une main-d'œuvre flexible et adaptable.

Dans *À l'école du capitalisme*, Cécile Gorré et Nico Hirtt examinent les différentes facettes de cette évolution : concurrence entre établissements, ouverture au privé, approche par compétences, rapprochement école-entreprise, réduction des savoirs généraux. Des réformes souvent présentées comme des modernisations nécessaires, mais dont les effets sur les inégalités sociales et la formation des élèves méritent qu'on s'y attarde.

Difficile, en effet, d'isoler la question scolaire du cadre politique et social dans lequel elle s'inscrit. Un essai bien documenté, nourri d'exemples belges, français et européens, qui offre des clés de lecture utiles à tous ceux qui s'interrogent sur les transformations actuelles de l'enseignement.



**Bahareh Akrami,**

*Une voix pour la liberté,*

Éditions Delcourt / Amnesty international, 108p., 17,50€

## UN MICRO CONTRE LE RÉGIME IRANIEN

En septembre 2022, la mort de Mahsa Jina Amini, arrêtée pour un voile mal ajusté, met le feu à l'Iran. C'est le début de la révolte *Femme, Vie, Liberté*. Dans ce contexte, Bahareh Akrami, autrice iranienne qui a grandi en France, retrace le destin de Toomaj Salehi, rappeur engagé devenu symbole de résistance, emprisonné, torturé et condamné à mort pour avoir utilisé son micro comme d'autres prendraient les armes.

En mêlant son propre vécu à celui de Toomaj, elle signe un récit touchant et accessible, ponctué d'extraits de ses textes qui éclaire la révolte d'une jeunesse iranienne prête à tout risquer pour sa liberté. Son trait graphique, quelque part entre réalisme et naïveté, colle parfaitement au ton, à la fois intime et politique. Un dossier d'Amnesty International complète l'ouvrage.

*Une voix pour la liberté* est une BD indispensable pour aborder la liberté d'expression, la répression et les droits humains. Idéal pour ouvrir le débat en classe, dès le secondaire.

■ Déborah Buekenhoudt



# LES Bons Plans DU MOIS

## UNIVERSITÉ D'ÉTÉ



### LES DÉFIS DU NUMÉRIQUE À L'ÉCOLE AU CŒUR DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

L'Université d'été du SeGEC – organisée par l'IFEC – vous donne rendez-vous le 19 août à l'Aula Magna de Louvain-la-Neuve.

La journée sera placée sous le thème : « *De la craie au cloud, l'école en mutation : les défis du monde de l'éducation dans une société numérisée.* » Comment le monde de l'éducation peut-il relever les défis pédagogiques, éthiques et sociaux posés par une société numérisée, tout en garantissant l'inclusion, la qualité des apprentissages et la formation de citoyens critiques et autonomes ?

L'édition 2026 s'ouvrira sur deux conférences de fond :

- *Au-delà de l'enthousiasme et de la panique : penser l'école dans une société numérique*, par *Éric Mangez*, professeur de sociologie à l'UCLouvain ;
- *Technologies numériques et révolution de la connaissance : entre promesses naïves et réalité à construire*, par *Mathieu Guillermin*, docteur en physique et philosophie, maître de conférences à l'UCLy.

L'après-midi, deux séries d'ateliers permettront d'aller plus loin, autour de thématiques aussi actuelles que l'IA en classe, le numérique responsable ou les écrans et la santé mentale. Des experts de Digital Wallonia, ISIT (Institut belge du numérique responsable), Caféine.Studio, Média Animation, CRéSaM (Centre de Référence en Santé Mentale), UFAPEC, Picturimages, Arts<sup>2</sup>, ULiège, Réputation 365, Tech4Good et UCLouvain animeront ces échanges.

Plus d'infos : [le.segec.be/UDT2026](https://le.segec.be/UDT2026)

## WEBINAIRES ET SÉANCES D'INFORMATION

### BIEN DÉMARRER DANS LE SUPÉRIEUR : LE PÔLE ACADÉMIQUE DE BRUXELLES

Entrer dans l'enseignement supérieur, ça ne s'improvise pas. Pour mettre toutes les chances de leur côté, les élèves de fin du secondaire peuvent participer à une semaine préparatoire inédite, organisée avec le soutien du Pôle académique de Bruxelles, du 7 au 10 septembre 2026.

Au programme de ces quatre journées : découverte de l'enseignement supérieur en auditoire, méthodes de travail adaptées, gestion du temps et du stress, maîtrise de la langue française... De quoi aborder la rentrée avec sérénité et confiance. La semaine se déroule dans deux établissements bruxellois : l'EPHEC Campus Galileo (lundi et jeudi) et l'ECAM (mardi et mercredi), de 9h à 16h. Le tout pour 20 €, repas de midi compris.

Cette initiative s'adresse à tout étudiant ou étudiante envisageant de s'inscrire dans une haute école ou une école supérieure des arts bruxelloise.

Inscriptions : [le.segec.be/semaine-prep-2026](https://le.segec.be/semaine-prep-2026)

### WEBINAIRE SEGEC : ACCOMPAGNER LES TRANSITIONS ENTRE NIVEAUX D'ENSEIGNEMENT

Bonne nouvelle pour toutes celles et ceux qui œuvrent à la réussite des élèves ! La Direction de l'enseignement supérieur du SeGEC organise un webinaire consacré au modèle de soutien aux transitions interordres, développé par l'Université du Québec à Montréal.

Le vendredi 22 mai 2026 à 15h, Marjolaine Veilleux et Julie Courcy présenteront ce cadre de référence structuré, conçu pour mieux comprendre et accompagner les passages entre niveaux d'enseignement — en mettant l'accent sur l'épanouissement et le plaisir d'apprendre.

Au programme : origine du projet, présentation du modèle, focus sur l'accompagnement du jeune... et un temps d'échanges et de questions.

Un rendez-vous inspirant, destiné aux directions, services d'aide à la réussite et responsables qualité, à partager largement dans vos établissements !

Pour voir ou revoir le webinaire : [le.segec.be/webinairetransition](https://le.segec.be/webinairetransition)

## RESSOURCES



### QUE NOUS APPRENNENT LES INDICATEURS DE L'ENSEIGNEMENT 2025 ?

Combien d'élèves sont scolarisés en FWB ? Quel est leur profil démographique et socioéconomique ? Quel est le taux de redoublement, de retard scolaire ou de décrochage ? Quel est le coût de la scolarité à charge de la FWB ? La 20<sup>e</sup> édition des Indicateurs de l'enseignement 2025 répond à toutes ces questions et bien d'autres, sur la base des données de l'année scolaire 2023-2024.

Organisée par niveaux d'enseignement — maternel, primaire et secondaire —, cette édition s'enrichit de nouveaux indicateurs et d'un glossaire pour faciliter la lecture. La navigation a également été simplifiée pour rendre ces données accessibles à tous les publics.

Taux de certification, résultats aux épreuves externes, évolution des effectifs... Une ressource incontournable pour les équipes éducatives et les directions souhaitant mieux comprendre les forces et les défis de notre système scolaire.

**Pour consulter les indicateurs de l'enseignement 2025 :** [le.segec.be/enseignement-indicateurs](https://le.segec.be/enseignement-indicateurs)

### RENCONTRE DU GIRSEF SUR L'AVENIR DE LA PROFESSION ENSEIGNANTE

Le Girsef (Groupe interdisciplinaire de Recherche sur la Socialisation, l'Éducation et la Formation) vous invite le 28 mai 2026, de 16h30 à 18h30, à une soirée d'information et de débat autour d'une question cruciale : Quels futurs pour la profession enseignante en Europe et en Fédération Wallonie-Bruxelles ? Au programme : une conférence du professeur Xavier Dumay (UCLouvain), spécialiste des transformations globales de la profession. Au cœur des échanges : attractivité en berne, pénuries de recrutement, nouvelles formes de gouvernance... et les scénarios possibles pour demain. La rencontre se tient à l'Auditoire Socrate 11, Place Cardinal Mercier 10, à Louvain-la-Neuve – et est également accessible en distanciel via Teams.

**Inscriptions :** [le.segec.be/Inscription-Girsef](https://le.segec.be/Inscription-Girsef)

**Par Teams :** [le.segec.be/UCL\\_teams](https://le.segec.be/UCL_teams)

▪ Déborah Buekenhoudt

## ACTIVITÉS

### LA MAGIE DE L'EAU S'INVITE DANS LE PARC ROI BAUDOUIIN À JETTE

Jusqu'à la fin de l'été, l'exposition *La magie de l'eau* investit le parc Roi Baudouin. Une dizaine de bâches imprimées, nées de créations participatives menées avec des écoles et partenaires jettois, jalonnent le parcours en plein air. Jeux d'observation, questions et propositions ludiques accompagnent chaque œuvre. Idéal pour une sortie de classe originale et gratuite, à partir de 6 ans ! Une balade poétique guidée par les artistes est également proposée le samedi 30 mai 2026, de 10h à 12h30, pour explorer autrement l'univers magique de l'eau.

**Plus d'infos sur :** [le.segec.be/ccjette\\_magieDeLEau](https://le.segec.be/ccjette_magieDeLEau)

### AVEC FLIGHT, VOTRE CLASSE S'ENVOLE AU MUSÉE DES SCIENCES NATURELLES

Comment un avion de 300 tonnes peut-il rester en l'air ? Comment le faucon pèlerin atteint-il des vitesses folles ? L'exposition FLIGHT, au Musée des Sciences naturelles de Bruxelles, répond à toutes ces questions en mêlant merveilles du vivant et prouesses technologiques jusqu'au 8 août 2026. Fossiles, reconstitution d'un dinosaure à plumes, modèles d'avions, hélicoptères et drones : le parcours mêle nature et ingéniosité humaine. Films d'animation, installations interactives et défis ludiques — dont le célèbre avion en papier — garantissent une visite dynamique et mémorable. Une sortie idéale à partir de la 4<sup>e</sup> primaire, aussi bien pour les cours de sciences que de technologie.

**Plus d'infos :** [le.segec.be/Flight](https://le.segec.be/Flight)

### ET SI VOTRE ÉCOLE DEVENAIT UN ENDROIT DE CAMP AVEC ATOUTS CAMPS ?

Votre école reste vide durant les grandes vacances ? Et si elle devenait un endroit de camp pour un mouvement de jeunesse ? Les avantages sont multiples : valoriser un bâtiment inoccupé, soutenir les activités de jeunesse, dynamiser votre territoire et générer un revenu complémentaire.

Votre école a sans doute déjà tout ce qu'il faut : une grande salle, une cuisine fonctionnelle et des sanitaires sont suffisants pour accueillir un groupe. L'ASBL Atouts Camps vous accompagne de A à Z : publication de votre annonce sur leur plateforme, visite gratuite de terrain, aide administrative et conseils pratiques avant, pendant et après l'accueil.

Vous pouvez également faire labelliser votre établissement. Ce label, reconnu par Tourisme Wallonie, garantit qualité, sécurité et accessibilité financière et ouvre la porte à des subsides pouvant atteindre 12 500 € pour améliorer vos infrastructures.

**Infos et contact :** [atoutscamps.be](https://atoutscamps.be)



inCLURE

## DES ACTIVITÉS D'ÉDUCATION PHYSIQUE POUR TOUS

Jean-Marc Rigal, Jérôme Rousseau et François Poull, un trio franco-belge réuni par la passion de l'éducation physique et par l'idéal que le sport doit être accessible à tous, ont créé l'application gratuite INCLURE. Au travers de 75 vidéos tutorielles, l'application guide les clubs de sport et les enseignants en éducation physique à mettre le sport partagé au centre de leurs pratiques.

« L'idée est partie du constat qu'en France, une personne porteuse de handicap doit parcourir au moins 50 kilomètres pour trouver un club dans lequel elle pourra pratiquer son activité. En Belgique, c'est plus ou moins la même chose. Nous voulons nous appuyer sur les clubs de sport et leur apporter une aide pour créer, au sein de leur structure, des séances de sport partagés », explique Jean-Marc Rigal, un des trois créateurs de l'application INCLURE. L'objectif a été élargi aux professeurs d'éducation physique pour promouvoir le sport partagé à l'école.

« L'idée nous est venue en 2024. Nous avons travaillé sur l'application en 2025 et elle est disponible depuis janvier 2026. Nous avons d'abord introduit un dossier Erasmus+ qui a permis la production de 40 vidéos sur le Poullball, le volley partagé, les jeux traditionnels (NDLR : déclinaison du base-ball, balle au prisonnier,...), entre autres. Ensuite, le

projet a été soutenu par la Région Auvergne-Rhône-Alpes. Nous sommes actuellement à 75 vidéos. » L'ambition est d'en proposer une centaine, voire plus, dans un avenir relativement court.

Le principe de l'app INCLURE est simple. « Il y a un menu déroulant qui propose une bonne dizaine de thématiques : la boccia, le cécifoot, le volley inclusif, les jeux traditionnels ou encore le basket fauteuil. Dans ces différents thématiques, on retrouve plusieurs vidéos d'activité classées selon trois critères : l'originalité, l'accessibilité et le temps moteur », poursuit Jean-Marc Rigal.

Ces vidéos d'environ deux minutes sont complétées par une fiche reprenant les objectifs et les consignes. De quoi offrir une activité clé sur porte aux professeurs d'éducation physique et surtout dépasser leurs appréhensions. « Dans le domaine du sport partagé, il y a souvent une peur de mal faire et donc une peur de se lancer. »

Comme son nom l'indique clairement, INCLURE prône les activités inclusives. « Il y a le handisport, réservé aux personnes porteuses d'un handicap moteur. Pour les handicaps dit mentaux ou psychiques, il y a le sport adapté. Ce que nous voulons, c'est le sport partagé ; c'est réunir deux publics qui sont habituellement séparés. »

En France, la Ligue Handisport d'Auvergne et la Fédération française des clubs omnisports (FFCO), notamment, sont déjà partenaires.

« À partir du 15 juin, nous lançons la quinzaine INCLURE. Nous invitons les clubs et les écoles à ouvrir des créneaux de sport partagé pendant ces 15 jours », conclut Jean-Marc Rigal.

■ Arnaud Michel

L'application INCLURE est téléchargeable gratuitement sur Android Market et sur l'app Store (IOS).

Plus d'informations sur [actibloom.com](https://actibloom.com)

Le podcast du SeGEC, « L'Heure de Fourche », faisait récemment la part belle à l'éducation physique. Pour (re)découvrir l'épisode, rendez-vous sur votre plateforme d'écoute préférée.

[le.segec.be/m/lheuredefourche](https://le.segec.be/m/lheuredefourche)



## PROJET ERASMUS+ : regards croisés sur l'inclusion en Europe

Dans le cadre du dernier projet Erasmus+ porté par le SeGEC, un consortium composé de plusieurs établissements, de centres PMS, ainsi que de conseillers pédagogiques du SeGEC et d'un formateur de l'IFEC, a participé pendant deux années scolaires à un projet consacré à la thématique de l'inclusion. Ces personnes ont effectué deux périodes de « *job shadowing* » (stage d'observation d'un homologue à l'étranger). Un premier en Italie en avril 2025 et un second à Prague en novembre 2025. Ces immersions ont permis d'observer, d'analyser et de comparer différentes pratiques éducatives inclusives.

Ces observations de terrain ont révélé deux modèles d'inclusion contrastés. Le modèle italien se caractérise par une inclusion dite intra-muros, dans lequel tous les élèves, y compris ceux porteurs de handicaps, sont scolarisés dans des classes ordinaires. L'enseignement spécialisé y est quasiment inexistant depuis les années 1970. Ce système repose sur un co-enseignement structuré : un enseignant principal travaille en collaboration avec plusieurs professeurs de soutien avec un temps important dédié à la concertation (jusqu'à 14 heures sur 32 heures de présence). Chaque élève bénéficie d'un plan éducatif individuel (PEI), construit à partir de ses potentialités et en intégrant des objectifs pédagogiques, sociaux et comportementaux. Cette approche holistique s'accompagne d'une forte culture de collaboration, tant entre enseignants qu'entre élèves.

À l'inverse, le modèle observé à Prague apparaît plus externalisé et dépendant du contexte politique local. L'accompagnement des élèves repose en grande partie sur des structures ou des intervenants périphériques, comme les socio-pédagogues (une fonction relativement récente située à la croisée des métiers éducatifs, sociaux et paramédicaux). Si certaines pratiques se révèlent innovantes — notamment l'attention portée au bien-être des élèves, la présence de psychologues dans les écoles ou encore des outils pédagogiques spécialisés, le système reste marqué par un certain cloisonnement. L'exemple des

élèves ukrainiens, maintenus pendant plusieurs années dans des classes séparées et soumis à des tests linguistiques exigeants pour intégrer les classes ordinaires, illustre les limites de cette approche en matière d'inclusion.

Ce projet a également permis d'identifier des pratiques inspirantes et a mis en évidence plusieurs contrastes majeurs : une approche universelle contre une approche ciblée,

une organisation collaborative face à un fonctionnement plus segmenté. À souligner que l'inclusion scolaire dépend fortement des contextes nationaux, des moyens alloués et des choix politiques. En effet, des disparités persistent encore dans la prise en charge des publics les plus fragilisés, notamment en ce qui concerne les handicaps lourds ou l'accueil des élèves réfugiés. Ces enjeux constituent des défis majeurs pour les systèmes éducatifs européens. Au-delà de ces différences, certains constats communs émergent. L'importance du bien-être et de la santé mentale des élèves apparaît centrale dans les deux contextes. En conclusion, ce projet Erasmus+ a permis de

nourrir une réflexion approfondie sur l'inclusion scolaire, en confrontant des modèles différents mais complémentaires. Il met en évidence que l'inclusion ne se décrète pas : elle se construit, au quotidien, à travers des choix pédagogiques, organisationnels et humains, au service de la réussite de tous les élèves.



# MAI

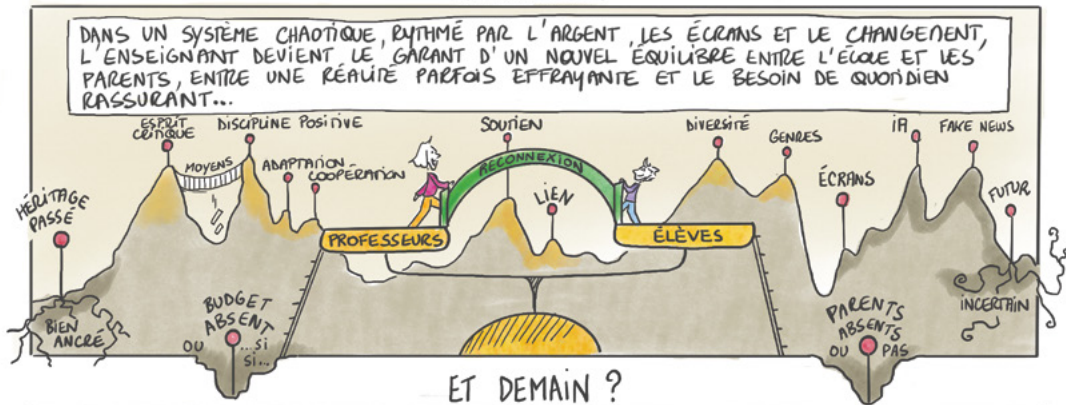
~~FAIS CE QU'IL TE PLAÎT~~

COMMENT FAIRE DE SON MIEUX DANS UN MONDE QUI CHANGE ?

## AVANT



## MAINTENANT



## ET DEMAIN ?



MERCI 

D'ÉCLAIRER LE CHEMIN DES JEUNES CITOYENS